

» de votre venue... S'il y a quelque éclat, ici, du-
 » rant les dernières heures, vous n'y perdrez pas
 » un seul de vos clients de Paris. Mais moi, si j'y
 » assistais, quelle serait ma situation, ensuite au-
 » près de la veuve? J'ai un concurrent, même
 » ici, monsieur, dans ce trou perdu... C'est lui
 » que Mme de Rocqueville prendrait pour le châ-
 » teau... Vous en savez autant que moi... »

IV

« Ce récit du pauvre médicastre, si comique-
 ment inquiet sur l'avenir de sa plus fructueuse
 visite, m'éclairait trop bien l'énigmatique recom-
 mandation du grand divinateur qui m'avait en-
 voyé à Rocqueville. Ce don de déchiffrer le moral
 autant que le physique, et avec la même infaillible
 lucidité, constitue le génie du clinicien. Le pro-
 fesseur de l'Hôtel-Dieu avait diagnostiqué la tra-
 gédie latente dans cette famille aussi clairement
 que la destruction certaine du rein de M. de Roc-
 queville, à date fixe. J'admire une fois de plus,
 et sa perspicacité, et la leçon de discrétion qu'il
 m'avait donnée en me signalant, sans me le dé-
 voiler, le mystère auquel j'allais me heurter. Quel
 contraste avec le bavardage brutal dont je venais

de subir l'assaut! Mais ce n'était pas à moi de
 m'en plaindre, puisque j'y gagnais la certitude
 de ne pas commettre certaines fautes, dans la
 direction que j'allais donner à ma thérapeutique.
 Mon premier soin, une fois revenu auprès de
 M. de Rocqueville, fut d'exiger une solitude
 absolue autour de lui. Je remarquai dans ses
 prunelles une étrange expression de joie, quand
 j'eus répondu à une question de la comtesse :
 « La consigne est aussi pour moi?... » le plus
 impératif : « Pour vous aussi, madame... » Je
 ne prévoyais certes pas que cette décision allait
 avoir le résultat que j'aurais voulu le plus passion-
 nément éviter, celui de me mêler à ce drame
 conjugal, dont je ne connaissais encore que les
 toutes grandes lignes. Nous n'étions pas seuls
 depuis trois quarts d'heure, le mourant et moi, et
 déjà il m'avait demandé un service, en apparence
 bien simple, et qui se raccordait au plan de ven-
 geance ébauché dans sa pensée. Ces quarante
 minutes avaient été employées à une inhalation
 d'oxygène, premier article du programme de
 médication tracé par Trousseau. J'avais constaté
 souvent l'efficacité merveilleuse de ce procédé.
 Dans le cas présent, elle s'ajoutait à cette volonté
 de durer qui m'avait tant frappé dès mon arri-
 vée. Pendant un instant, j'eus devant moi, au lieu
 de l'agonisant que j'étais venu aider à passer,
 l'homme que M. de Rocqueville avait dû être

jadis, énergique et précis, avec des manières tout ensemble un peu rudes et très distinguées, comme en ont les officiers de grande naissance. Il avait commencé de me parler du maître de la part duquel je lui venais, de sa reconnaissance pour ma promptitude à me rendre si loin de Paris, de son espoir que je ne manquerais de rien à Rocqueville, et de son regret de ne pouvoir m'en faire les honneurs.

— « Vous irez vous promener ce matin jus-
» qu'au village », ajouta-t-il. « Je me sens mieux
» que je n'ai été depuis des jours... Vous me laissez
» sereux reposer... Je tiens à ce que vous voyiez
» notre église. Elle est du onzième siècle et très
» curieuse. Et d'ailleurs, j'ai un véritable service
» à vous demander. J'aurais quelques dépêches à
» faire partir, et je tiendrais à ce que vous les missiez
» au bureau vous-même... Voulez-vous vous
» en charger? »

« Son ton avait été si singulier pour prononcer ces dernières phrases, il passait dans ses prunelles de nouveau une telle ardeur! Visiblement, c'était afin d'avoir une personne sûre de qui réclamer un service, pour lui d'une capitale importance, qu'il avait demandé un de ses élèves à Trousseau. Que pouvais-je lui répondre, sinon que j'acceptais, — non sans trembler de ce qu'il allait demander à ma complaisance? Il me pria de m'asseoir à sa table et d'écrire sous sa dictée

les télégrammes en question. L'adresse du premier me fit tressaillir. Il était destiné à M. Jean de Rocqueville, capitaine de dragons, à Nancy. Le second était pour M. Louis de Rocqueville, lieutenant dans la même arme, à Poitiers; le troisième pour M. Robert de Rocqueville, attaché à l'ambassade de Londres; le quatrième pour M. Aymery de Rocqueville, élève de l'École Polytechnique, à Paris. C'étaient ses quatre fils, dont l'absence avait paru si étrange au médecin de la famille. Les quatre dépêches étaient libellées de même : l'annonce de la maladie grave de leur père, et la demande d'arriver aussitôt.

— « J'ai calculé les trains », me fit-il, comme seul commentaire à ces quatre appels. « Ils peuvent tous être ici pour l'après-midi de demain. Vous me ferez bien vivre jusque-là... »

« Je l'assurai qu'il ne s'agissait d'aucun danger immédiat. Il me répondit seulement :

— « J'ai votre parole que les dépêches partiront tout de suite? »

— « Vous l'avez », fis-je, sans essayer de lui mentir davantage sur sa santé.

— « Et que vous les mettez vous-même au bureau... »

— « Et que je les mettrai moi-même... »

— « Et que personne ne saura que je vous les ai données avant qu'elles ne soient parties? »

« Si j'avais hésité une seconde sur la significa-

tion vraie de cette dernière demande, la manière dont la comtesse m'interrogea, quand je sortis de la chambre, m'aurait éclairé. Elle m'attendait, en proie à un trouble nerveux qu'elle pouvait à peine dissimuler. J'ai su depuis pour quel motif, trop justifié, elle n'avait pas annoncé à ses quatre fils la fin probable de celui dont ils portaient le nom. Aurait-elle cependant supprimé les dépêches, si le mourant les lui avait confiées? Je ne le crois pas. Mais M. de Rocqueville le croyait. N'ayant découvert qu'après des années d'aveuglement la trahison dont il avait été victime, il était naturel que cette femme lui parût un monstre d'hypocrisie. C'était simplement une femme, et une pauvre femme, qui avait cédé à une passion qu'elle n'aurait pas dû avoir, et qui, convaincue par une preuve indiscutable, se débattait pour sauver du moins l'avenir de l'enfant né de la faute. Les menaces que son mari lui avait évidemment faites, encore vagues et d'autant plus effrayantes pour son imagination, l'affolaient d'inquiétude, sans qu'elle pût les préciser. C'était cette appréhension, incertaine et torturante, qui l'immobilisait dans le petit salon attenant à la pièce où le comte venait d'être enfermé seul avec moi, pendant plus d'une heure. Que m'avait-il dit? Je lus cette question dans son regard, et je me sentis rougir, quoique des lèvres elle m'en posât une autre, et si différente :

— « Vous le trouvez plus mal, n'est-ce pas? »
 » Vous savez que vous m'avez promis la vérité... »

— « Je l'avais trouvé très mal, en effet », lui répondis-je, « mais l'oxygène lui a si bien réussi »
 » que je ne peux, en toute conscience, me pronon- »
 » cer maintenant. Pas d'émotion. De la solitude. »
 » De l'oxygène toujours, et la crise peut être con- »
 » jurée. »

— « Alors », me demanda-t-elle, avec un trouble croissant, « vous ne considérez pas qu'il »
 » soit de mon devoir d'avertir mes fils?... »

« Je rougis davantage encore. Pouvais-je lui lire que j'avais en poche les quatre dépêches dictées par le malade? Je m'étais engagé sur l'honneur à n'en parler à personne

— « Il serait plus prudent qu'ils fussent là », répondis-je.

— « C'est qu'il y en a un qui est si délicat », fit-elle, « l'avant-dernier, celui qui est à l'ambassade de Londres... Il a souffert du cœur après »
 » un rhumatisme articulaire. A lui aussi, M. Trouseau a tant recommandé que l'on évitât les émo- »
 » tions... »

« Je gardai le silence et elle n'insista point. Je prétextai, pour quitter le château et me rendre aussitôt au village, la nécessité de m'entendre avec le pharmacien. Ce n'était pas un mensonge. J'avais à faire préparer les vingt-cinq ou trente litres d'oxygène qui aliaient m'être nécessaires

chaque jour. Ma petite provision, apportée de Paris, serait épuisée par deux autres inhalations. Une heure plus tard, les quatre dépêches étaient expédiées; j'étais rentré à Rocqueville, et le malade, qui m'avait fait appeler dès mon retour, savait que ses instructions étaient exécutées.

V

« Pour un garçon de vingt-cinq ans, et qui ne connaissait de la vie que les salles de l'hôpital et de l'amphithéâtre, la rencontre subite d'un mystère si poignant était une grande tentation, vous l'avouerez, de ne pas observer la règle hippocratique. Si ma curiosité fut, durant les heures qui suivirent, exaltée au plus haut degré, je peux du moins me rendre cette justice que je ne fis rien pour la satisfaire. Je m'occupai de mon malade comme s'il eût été un numéro quelconque dans un lit quelconque de l'Hôtel-Dieu. Il était écrit que cet effort pour me maintenir hors de cette aventure serait rendu vain par un hasard qui tenait aux conditions même de l'installation du château. Je vous ai dit que Rocqueville était une ancienne forteresse, avec des murailles d'une épaisseur extraordinaire. Pour l'aménager à la

moderne, on avait utilisé, en l'agrandissant par endroits en petits cabinets de toilette, un chemin de ronde qui tournait dans l'intérieur de ces énormes remparts de briques. Il y avait une de ces pièces, à côté de la chambre occupée par le comte. Ce local, assez étroit et de forme oblongue, se trouvait transformé momentanément en une petite pharmacie. Il était desservi par deux portes, une qui donnait sur la chambre à coucher, l'autre sur le couloir circulaire. Il arriva que le soir même de cette journée, si féconde en révélations, me préparant à écrire le compte rendu médical de ces premières heures, je ne trouvai pas le carnet sur lequel j'avais noté les états successifs du cœur. J'avais dû l'oublier dans le cabinet de toilette. Je tremblai qu'il ne tombât entre les mains du malade. J'allai aussitôt le chercher, en suivant le couloir de ronde et sur la pointe du pied, pour ne pas réveiller M. de Rocqueville, au cas où il se serait endormi. Je n'eus pas plutôt passé le seuil que j'entendis les voix du comte et de la comtesse qui m'arrivaient à travers la porte de la chambre à coucher, à peine poussée, aussi distinctement que si j'eusse été au chevet du lit. J'aurais dû, je m'en rendis compte sur-le-champ, les avertir de ma présence, en toussant, en dérangeant un meuble, puisqu'absorbés dans leur dialogue, le bruit de mon entrée dans le cabinet de toilette ne leur était pas parvenu. Mais non. Je

demeurai comme hypnotisé de surprise et d'épouvante à écouter le malade « questionner » sa femme, au vrai sens que le bourreau d'autrefois donnait à ce mot, et celle-ci lui répondait d'un accent qui me déchira le cœur, tant j'y sentis frémir de souffrance :

— « Oui », disait M. de Rocqueville, « ils »
 » seront là demain. Vous croyiez m'empêcher de
 » les prévenir. Je sais tromper, moi aussi, quand
 » je veux... »

— « Je vous répète que vous n'aviez pas besoin
 » de cette ruse », répondait la comtesse. « Si vous
 » m'aviez manifesté seulement le désir de les voir,
 » je leur aurais télégraphié moi-même... »

— « Mon moyen était beaucoup plus sûr »,
 » répliqua-t-il, puis, âprement, féroce. « Oui,
 » ils vont venir... Mais, avant qu'ils ne soient là,
 » une dernière fois, voulez-vous parler?... »

— « Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous
 » dire », répondit-elle.

— « Une dernière fois, » insista-t-il, « le nom de
 » celui qui n'est pas de moi?... »

— « Cela, jamais, » gémit-elle, « jamais. »

— « Jamais ? » s'écria-t-il. « Je saurai bien vous
 » y forcer. »

— « Quand on a souffert ce que j'ai souffert »,
 » fit-elle, « il n'y a rien que l'on ne puisse suppor-
 » ter... Vous le savez, ce que j'ai souffert, puisque
 » vous avez lu cette malheureuse lettre... »

— « Ce que je veux savoir, c'est le nom!... »
 » Voyons. Est-ce Jean? Mon aîné. C'est impos-
 » sible. Est-ce Louis? Mon second. C'est impos-
 » sible encore. Vous étiez si jeune. Est-ce Robert?
 » Est-ce Aimery?... Le dernier?... Est-ce le der-
 » nier? Je l'ai tant aimé. Ah! c'est mon sang...
 » L'avant-dernier? Je l'ai tant aimé aussi. Voyons.
 » Lequel? Lequel?... »

— « Je ne répondrai pas. »

— « Vous répondrez... Ou bien je vous désho-
 » nore à leurs yeux. Aussi vrai que je vais mou-
 » rir, je le ferai. Demain, entendez-vous, je les
 » aurai, là, tous quatre, autour de ce lit. Je leur
 » dirai ce que vous avez fait, que vous avez eu
 » un amant, et qui, et comment je l'ai su. Je leur
 » lirai cette lettre de l'infâme que vous n'avez pas
 » eu le courage de brûler. Faut-il que vous l'ayez
 » aimé!... Ils la liront. Ils sauront qu'un d'entre
 » eux n'est pas du même père que les autres. Je
 » pourrai partir ensuite. Je serai vengé... »

— « Amédée!... » s'écria-t-elle. « Vous ne ferez
 » pas cette action abominable... Vous ne m'obligez
 » pas à avoir honte devant mes enfants
 » pendant tout le temps qui me reste encore à
 » vivre!... »

— « Le nom, alors. Lequel n'est pas de
 » moi? »

— « Je ne répondrai pas », dit-elle. « La mère
 » ne peut pas répondre et vous livrer cet enfant,

» alors que vous avez dans l'âme toute cette
» haine... J'aime mieux être frappée... »

— « Vous le serez donc », reprit-il d'une voix plus dure encore.

— « Mais Dieu, monsieur », implora-t-elle.
« Pensez que vous pouvez paraître devant lui. »

— « Demain, je serai dans le néant », répondit-il, « mais j'y serai, je vous le répète, après
« m'être vengé... »

« Les voix se turent. Des sanglots affreux m'attestèrent que la comtesse n'avait plus la force de soutenir cette épouvantable conversation. Moi-même, je n'avais plus celle d'en écouter davantage. Je m'échappai de ce cabinet de toilette, bouleversé jusque dans le plus intime de mon être. Tant de cruauté chez cet homme, tant de misère chez cette femme m'écrasait d'horreur et de pitié. Je me rappelle être rentré dans la chambre qu'on m'avait réservée et y être demeuré une heure peut-être, à trembler de tous mes membres, au point de ne pouvoir pas tracer une ligne de cette note que je devais expédier à Trousseau. J'en voulais presque, en ce moment, à ce maître vénéré, de m'avoir envoyé chez les Rocqueville, sachant ce qu'il savait des dessous sinistres de cette famille :

— « Qu'est-ce que je suis venu faire ici? » me disais-je en froissant la feuille de papier préparée

sur ma table. « Rendre possible cette entrevue
» entre cet égaré et ces quatre braves garçons,
» innocents de la faute de leur mère, telle est ma
» tâche!... C'est qu'il le fera comme il l'a dit...
» Voilà le secret de cette volonté de vivre qui m'a
» tant étonné ce matin... Il veut se venger, et de
» quelle lâche vengeance! Que la comtesse a raison de ne pas lui livrer le nom de ce fils de
» l'amant! Il le dénoncerait à ses frères, au lieu
» qu'en se taisant, elle a encore cette chance qu'il
» recule ou qu'il meure avant d'avoir commis ce
» crime. Car c'en est un, que de déshonorer une
» mère aux yeux de ses enfants, et de jeter dans
» des cœurs d'hommes ce doute sur leur naissance... Et comment empêcher cette infamie?
» S'il avait seulement un peu de la dévotion des
» gens de sa classe, un prêtre y suffirait... Il ne
» croit à rien... Et moi qui ai envoyé les dé-
» pêches!... Que n'ai-je su ce que je sais maintenant! Elles ne seraient pas parties... Si pourtant l'émotion de cette scène lui donnait une
» nouvelle crise, et qu'il y passât?... »

« J'en étais là de mon monologue, quand un coup frappé à la porte, fiévreusement, me réveilla de mon cauchemar. Un domestique parut, le visage décomposé, qui m'annonça que le comte venait d'être pris d'une attaque. Je tressaillis du frisson superstitieux qui nous saisit, lorsque les événements placés hors de notre pouvoir se con-

forment soudain à un vœu que nous avons formé et que nous aurions dû rejeter aussitôt. Il n'y avait là, cependant, qu'un fait de l'ordre le plus banal. Ce mot d'attaque, employé par le valet de chambre, m'apprenait que le malade subissait un de ces phénomènes d'urémie convulsive, si fréquents dans les néphrites chroniques, arrivées à leurs termes. L'excitation de l'entretien auquel j'avais assisté, de ma cachette, suffisait à expliquer cet accident, que je diagnostiquai comme très grave, dès que j'eus passé dans la chambre du malade. Plusieurs des serviteurs du château étaient auprès du lit, qui essayaient de maintenir le comte, en proie à un de ces effrayants accès, si pareils à l'épilepsie, que j'avais vu Trousseau arrêter souvent par la compression alternée des deux carotides. J'essayai, moi aussi, de ce moyen, sans réussir, pendant dix minutes, durant lesquelles je pouvais voir la comtesse qui, agenouillée au pied du lit, priait, la tête dans ses mains. Que demandait-elle à Dieu, elle, restée pieuse, malgré sa faute? Était-ce, puisque son mari devait mourir, qu'il s'en allât ainsi, avant d'avoir exécuté sa terrible menace? Implorait-elle, au contraire, la force de résister à ce désir de le voir mourir, comme à une tentation? Ou bien, offrait-elle sa douleur en expiation de ses coupables bonheurs d'autrefois? C'est plus tard que je me suis posé ces questions. Pour l'instant, j'étais

tout à mon malade dont je voyais la vie en péril immédiat, si ces secousses comitialiformes se prolongeaient. La compression n'avait pas réussi. Il restait le moyen héroïque : la saignée.

VI

« C'est à ce moment, et pendant quelques minutes, qui me paraissent, à distance, avoir duré très longtemps, que le cas de conscience se posa devant mon esprit avec une netteté dont il m'est difficile de vous donner une idée. S'il y avait ici un de mes confrères, il me comprendrait. Mais vous avez tous vu quelque grand médecin appelé en consultation, et tous vous avez certainement observé quelle métamorphose de physionomie s'accomplissait en lui, tandis qu'il regardait et interrogeait le patient? Vous avez vu aussi, sans doute, un chirurgien sur le point d'effectuer une opération et remarqué encore ce même changement de son visage? Il s'accomplit, là, dans ces secondes décisives de notre métier, un phénomène de tension intime, un éréthisme de nos facultés, si aigu, si intense, que j'ai connu des praticiens illustres qui ne pouvaient donner deux consultations graves dans la même journée, et

des opérateurs qui prenaient le lit et dormaient, épuisés, plusieurs heures de suite, au sortir de l'hôpital. Cela soit dit pour vous expliquer comment une délibération s'institua en moi, tout d'un coup, qui voudrait des heures pour en développer le détail, et elle dura l'éclair d'un instant ! Le malade gisait, secoué par ces spasmes formidables qui faisaient appeler l'épilepsie, par les anciens, le mal sacré, tant il semble que c'est là une possession de la pauvre machine humaine par quelque puissance inconnue. Le sinistre ronflement dont s'accompagne l'entre-deux des accès donnait l'idée d'un râle. Si je n'agissais pas, il était perdu. Il l'était, si j'agissais. Tout au plus pouvais-je espérer que la saignée suspendrait la crise. La mort serait reculée de vingt-quatre, de quarante-huit heures, de trois jours, au plus : « C'est-à-dire que » je vais lui donner juste la force et le temps » d'accomplir la criminelle vengeance dont il a » menacé sa femme... » Cette petite phrase se prononça en moi, mentalement, dans ces termes mêmes. Ce fut comme si une voix en avait proféré les syllabes. Allais-je vraiment me faire le complice de l'infamie, en prolongeant une existence que je savais, que je voyais perdue, et cela pour causer le malheur de cinq personnes, cette misérable Mme de Rocqueville, dont les sanglots m'avaient fait si mal, à les surprendre, et ces quatre fils que je devinais, par le seul emploi de

leur activité — deux dans l'armée, un dans la diplomatie, le dernier à l'École polytechnique — des jeunes hommes d'avenir et d'énergie?... « Non », continua la voix, « tu n'aideras pas à cette hideuse » besogne. . Après tout, la saignée échouerait » peut-être. Elle ne s'impose pas d'une manière » absolue... Il y a des médecins qui la déconseil- » leraient dans ce cas... » — « Oui », répliqua une autre voix, « mais si tu étais ailleurs, devant » un malade qui ne fût pas celui-là, que ferais- » tu?... » Et malgré moi, je répondis : « Je le sai- » gnerais... *Nec visa, nec audita, nec intellecta...* » L'antique et vénérable formule employée par Trousseau me revint soudain à la mémoire. Je devais agir comme si je n'avais rien vu, rien entendu, rien compris, agir comme j'agirais à l'hôpital. Mon devoir de médecin était là, dans cette stricte observation du précepte qui veut qu'un malade, pour nous, soit d'abord un malade, ensuite un malade, enfin un malade, indépendamment de toute autre considération... Mais mon devoir d'homme ? Ayant surpris le secret que j'avais surpris, n'étais-je pas strictement obligé d'empêcher que cette abomination n'eût lieu ? Il suffisait de laisser la maladie faire son œuvre, quelques heures plus tôt... Et après?... Je vis soudain en pensée M. de Rocqueville mort, et moi rentrant à Paris chez mon maître, lui rendant compte de ma mission. Il me dirait : « Et vous

« n'avez pas pratiqué la saignée? » Je vis le coup d'œil dont il soulignerait cette question. Je sentis qu'il me serait physiquement impossible de le supporter. C'était ma conscience de médecin qui me regarderait par ces yeux perçants, et qui me condamnerait... Cette image balaya du coup mes indécisions. Je ramassai toute mon énergie, et je priai que l'on commençât de préparer ce qu'il fallait pour la saignée. Un quart d'heure plus tard j'avais tiré à M. de Rocqueville plus de quatre cents grammes de sang. A mesure que ce sang s'écoulait, les convulsions s'apaisaient, la respiration revenait, et avec elle la connaissance. La mort était conjurée...

VII

« Elle l'était si bien », reprit le narrateur de cet étrange épisode, après un silence, « que les quatre fils, à leur arrivée, trouvèrent le cruel personnage en pleine possession de sa pensée, de sa parole, et de sa haine. J'avais espéré pouvoir m'opposer à l'horrible projet, en interdisant l'entrée de sa chambre à plus d'un visiteur à la fois. C'était compter sans l'indomptable volonté de cet homme, devant laquelle même mes ordres

durent plier. Il se serait plutôt levé de son lit, pour aller lui-même trouver ceux au mépris desquels il voulait vouer sa femme. Et l'abominable scène eut lieu. Il ne mourut qu'après avoir déshonoré la mère aux yeux des enfants, et jeté, dans l'âme de ceux-ci, le germe empoisonné de l'affreux doute. Le coup fut si dur pour Mme de Rocqueville qu'elle-même mourut, moins d'un an après, d'une maladie de foie, produite par le chagrin. Quant aux quatre frères, ils se sont fuis l'un l'autre depuis lors. Il n'en reste aujourd'hui que deux, l'aîné et le plus jeune, qui ne se voient jamais. Vous croyez peut-être que, devant ces conséquences, je me suis dit quelquefois : « Si pourtant je l'avais laissé mourir dans sa crise? » Hé bien! Non. Je reviendrais à trente-six ans en arrière que je recommencerais de tout essayer, comme alors, pour remplir mon devoir médical. Ma conscience m'affirme que j'ai bien agi, et que l'on n'interprète pas ce devoir-là. On l'exécute. Vous voyez qu'il peut quelquefois être très dur. . . »

Septembre 1902.